cueillir sur le plus douloureux événement de ma vie de missionnaire. S'ils peuvent intéresser Votre Grandeur, les lecteurs de nos *Annales* et les bienfaiteurs de nos Missions, je serai amplement récompensé de ma peine.

M.-C. Cochin, o. m. i.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Pelican Narrows, 10 novembre 1893.

Mon révérend et cher Père,

Pour faire suite au rapport publié dans le numéro de mars de la présente année 1893, voici le compte rendu de nos travaux dans l'immense district de Cumberland. On y verra comme toujours de fréquents voyages avec leurs difficultés inévitables, des peines physiques et morales et aussi des consolations.

Ce rapport comprend quatorze mois, de septembre 1892 à novembre 1893.

A mon retour du fort Nelson, je trouvai de nombreux sauvages assemblés attendant leur missionnaire pour se confesser et satisfaire leur dévotion avant de partir pour leurs quartiers d'hiver. La pensée de nos chers néophytes laissés sans pasteur au fort Nelson et exposés aux tracasseries du ministre de l'erreur me fit écrire à notre révérendissime vicaire et à notre délégué au Chapitre de tâcher d'obtenir du secours en personnel surtout pour nos Missions si dépourvues. J'apprenais vers le même temps que mon seul compagnon dans le district venait de quitter le fort Cumberland pour cause de maladie grave.

Vers la fin d'octobre, deux Indiens arrivent à l'improviste de fort loin avec une lettre d'un métis anglais

catholique me priant d'aller à son secours coûte que coûte; il était gravement malade et voulait avoir le bonheur de mourir avec les Sacrements de l'Église. C'était bien dangereux de se mettre en route à la veille des glaces. Cependant, comme le guide qui m'était envoyé était homme de bon sens et d'expérience, je partis. Mais voici qu'à 5 kilomètres de la Mission, un lac que les deux Indiens avaient traversé la veille avec leur canot était complètement gelé. Force nous fut de revenir à la Mission. Le soir même, les deux pauvres sauvages, leur couverture sur le dos et le fusil à l'épaule, prirent le sentier des bois avec la bénédiction du prêtre et à la grâce de Dieu. J'appris dans le courant de l'hiver qu'ils étaient arrivés sains et saufs chez eux et que le malade avait recouvré la santé. Un peu avant Noël, le R. P. CHARLEBOIS, revenu lui aussi à la santé, vint lui-même me consoler et m'épargner les fatigues d'un voyage.

Nous avons eu cet hiver 1892-1893 jusqu'à 29 degrés Fahrenheit et une quantité de neige effrayante, comme jamais je n'en avais vu depuis dix-neuf ans. Je regrettais d'avoir donné rendez-vous à nos chrétiens de Churchill et de Nelson, mais pour ne pas désappointer ces pauvres gens qui, sans doute, malgré le froid et la neige, se rendraient à Pakitawagan je me décidai à me rendre moi-même à cette succursale de nos Missions. Après Noël, je partis donc avec deux hommes et deux traîneaux. Nous eûmes quelque temps l'avantage d'un chemin tracé par ceux de nos chrétiens qui, de ce côté, étaient venus aux fêtes de Noël.

Le 1er janvier, de bon matin, nous arrivions à un village où les sauvages nous reçurent avec les honneurs de la canonnade. Je bénis ce peuple à genoux sur la neige, à l'entrée du village. Mon hôte avait préparé de son mieux sa pauvre cabane. Avec quelques mètres d'in-

dienne, il avait tapissé la place réservée au missionnaire, une table boiteuse devait me servir d'autel. Ce fut là, devant un feu pétillant, que j'assemblai deux fois mon petit monde. Il y eut des baptêmes, des confessions et une communion générale. Les pauvres sauvages vinrent offrir à leur Père, celui-ci un lièvre, celui-là du castor et un autre de l'esturgeon.

A partir de cet endroit, le voyage devait avoir de sérieuses difficultés. Je louai un homme vigoureux qui devait marcher devant et, avec ses raquettes, ouvrir le chemin dans la neige épaisse sur les lacs et dans les bois. Sans raquettes, on enfonçait jusqu'aux reins. La neige était si haute que le passage d'un seul homme ne suffisait pas pour faciliter la marche à nos chiens. Mes trois hommes allèrent devant et je me fis conducteur des traîneaux et des chiens, marchant derrière, les raquettes aux pieds, faisant claquer le fouet et jetant de temps en temps quelque injure à nos coursiers.

Enfin, après six jours de misères et toujours de bonne humeur, nous arrivions à Pakitawagan.

Quinze traîneaux de sauvages venaient d'y arriver quelques minutes seulement avant nous.

Beaucoup cependant manquaient au rendez-vous, à cause du froid, à cause de la neige et aussi à cause d'une calomnie lancée par les protestants. Sans trop y ajouter foi, les pauvres sauvages n'étaient pas sûrs de pouvoir rencontrer encore leur missionnaire.

Depuis deux mois, dans tout le bassin nord de la baie d'Hudson, les protestants répandaient la nouvelle que le prêtre catholique du lac Pélican, étant devenu fou, avait jeté sa croix et s'était enfui dans les grands pays.

J'admirai la bonne volonté de plusieurs familles qui, malgré une pareille saison, étaient venues à petites marches et de fort loin pour se confesser.

Voici un couple qui arrive le dernier, dans la nuit, à la veille de l'Épiphanie, un sauvage avec sa femme, bons chrétiens, mais trop crédules aux mauvaises nouvelles. Ils viennent de loin, ils ont pleuré leur missionnaire.

Le mauvais ange leur a soufflé un mensonge ; iront-ils à Pakitawagan? Après avoir hésité quelques instants, ils s'étaient dit : « N'importe, allons voir si notre bon Père n'est pas là, il y aura peut-être notre oncle, le R. P. Charlebois. » Maintenant les voilà au détour de la pointe voisine de la Mission, derrière leur mauvais traîneau tiré par deux chiens maigres. Ils s'arrêtent à la vue de la lumière de la chapelle; émus, ils s'approchent, ils s'arrêtent encore pour écouter les chants : « Est-ce notre Père? Est-ce notre oncle? — C'est notre Père, » dit la bonne femme, et tous les deux de dire trois fois : merci, merci, merci. Quand les fidèles sortent de la chapelle, eux viennent me saluer et me dire leurs émotions.

Un autre fait qu'ils me racontèrent est aussi bien édifiant. Il y avait dans leur quartier une famille protestante dont un membre, un enfant de huit ans, pratiquait la religion catholique parce qu'il avait été baptisé par le prêtre.

Il était fidèle à faire sa prière tous les jours. Son père, protestant, lui répétait la calomnie colportée dans le pays : « Mon fils, tu pries bien pour rien ; ton prêtre est devenu fou et a jeté sa religion. » La tante du petit garçon, une protestante, se faisait l'ange gardien de cette âme : « Courage, mon neveu, fais toujours bien ta prière! N'écoute pas ce langage; peut-être ce n'est pas vrai, et quand même ce serait vrai, le bon Dieu qui est toujours le même te regarde toujours. »

Un autre sauvage, après m'avoir serré la main avec affection, ne se lassait pas de me regarder en me di-

sant : « Ah ! mon Père, que je suis content de te voir ; j'avais peur de ne jamais plus te voir. Je me sentais malheureux. Je remercie le Grand Esprit. »

Voilà quels sont les sentiments des pauvres enfants des bois une fois devenus catholiques.

Le second voyage que j'ai dû faire a été pour ma visite annuelle à nos catholiques de la rivière Caribou. Ce fut au mois de février.

Personne ne manqua au rendez-vous, il y avait même des chrétiens de la nation des *Dénés*. Ils sont tous catholiques de vieille date et, en général, très édifiants. Dieu sait quelles belles âmes il y a parmi cette population qui a cependant rarement le bonheur d'approcher des sacrements. Ces bons Indiens se montrèrent généreux pour le prêtre qui venait les visiter. Ils lui fournirent abondamment des vivres pour le retour.

Nous arrivons à Pâques ; grande affluence d'Indiens. Le beau temps a permis à nos gens de venir de fort loin, mais je dois repartir. On demande le missionnaire de deux points opposés ; c'est une femme en danger de mort, ce sont des enfants à baptiser. Je vole d'abord au secours de l'adulte. A mon retour, voici un sauvage qui demeure à une journée d'ici et qui me supplie de procurer à sa femme infirme le bienfait de la confession et de la communion.

Accompagnez-moi dans cette visite. C'est en avril ; armez-vous de vos lunettes vertes, si vous voulez vous préserver du mal de neige. Voyez les gelinottes qui s'envolent à votre approche et les lièvres qui sautent en fuyant devant vous. Montez et descendez ces montagnes abruptes. Dormez pendant le jour au lieu de patauger dans la neige fondante, mais dès que le soleil descend à l'horizon, réveillez-vous, mangez un morceau et en avant si vous avez bonne jambe : sinon, couchez-vous

dans le traîneau. L'air frais du soir commence à durcir la neige et, la nuit venue, on n'a plus besoin de raquettes ; demain seulement, vers les 9 heures, le soleil aura ramolli la neige. Nous arrivons chez les sauvages, leurs chiens nous ont flairés de loin et par leurs aboiements ont averti leurs maîtres de notre approche. Voici la maison, c'est-à-dire une cabane plate. Voyez vous les sauvages qui sortent pour nous voir arriver et vous souhaiter la bienvenue? La joie est sur leurs visages.

Laissons nos gens dételer les chiens et suspendre le traîneau et le bagage à un étage extérieur. Entrons en nous courbant, car la porte est basse. Malgré les deux châssis en parchemin ou en coton blanc on n'y voit goutte d'abord, impossible de trouver les habitants; attendez quelques instants et vous apercevrez tout votre monde, chacun dans son coin. Le plancher consiste en quelques branches de sapin sur la terre nue. Le plafond est formé avec les perches de la toiture, avec les soliveaux trop bas et de petites perches transversales où sont suspendus des morceaux de viande de renne taillés en minces pièces et boucanés. Nos hôtes viennent de faire chasse et boucherie; voici dans un coin cinq têtes de caribou. Asseyez-vous par terre, sur une couverture quelconque et sur vos talons. Voyez la mère de famille prendre de la neige propre ramassée dans un sac ; elle en emplit le chaudron, puis, choisissant les meilleurs morceaux, c'est-à-dire la tête, la langue, les flancs de renne, elle prépare le dîner des arrivants. On réclame bientôt votre assiette, car eux n'en ont pas toujours. Ensuite, on étale un vieux torchon devant vous, à vos pieds ou à vos genoux puisque vous êtes assis sur vos talons ; puis l'on vous sert abondamment. Cependant on ne reste pas muet. On laisse parler d'abord le missionnaire. Quand il a fini, c'est le tour de ses compagnons de voyage. Enfin, les sau-

vages nous content leurs chasses. C'est toujours intéressant, et en tout cela la joie est la note qui domine. On rit, car le sauvage trouve un bon côté à tout.

C'est samedi ; on est venu ici pour y passer ensemble le saint jour du Seigneur. Après le souper, instruction et prière, on s'écarte pour faire place autour du missionnaire qui, assis sur son sac ou la cassette de sa chapelle, entend la confession de chacun. Pendant tout ce temps, le silence le plus complet règne dans la hutte; il n'est troublé que par les cris et les pleurs des marmots. Les confessions finies, on se prépare à dormir.

Étendez vos couvertures sur les branches de sapin, mettez vos mitaines, votre cache-nez, votre casque sous votre tête en guise d'oreiller et dormez. Mais avec la permission du missionnaire, nos gens content encore des nouvelles et l'on rit. Pendant le sommeil des habitants de la hutte, les chiens qui sentent la viande vont essayer d'entrer en enfonçant la porte mal jointe ou en trouant les châssis et je ne vous réponds pas d'un sommeil tranquille. Les nuits ne sont pas longues au mois d'avril, les rayons du soleil pénètrent déjà à travers les fissures de la cabane quand vous vous éveillez. On se lève, chacun fait sa prière en silence.

Maintenant, fabriquons un autel. On fiche trois pieux en triangle sur le sol de la maison près du mur et sur ces trois pieux vous ouvrez la cassette-chapelle. Au-dessus, comme ciel d'autel vous étendez une étoffe rouge attachée à un soliveau et vous fixez ensuite à la muraille avec des épingles votre croix d'oblation. Dès que nos hôtes sont lavés et habillés, le saint sacrifice commence. A genoux et tournés vers l'autel tous prient avec ferveur ou unissent leurs voix pour chanter des cantiques. Au moment de la communion, ils viennent recevoir leur Dieu.

Après la messe, le prêtre fait à haute voix l'action de grâces, pour la faciliter aux communiants ; puis on replie autel et chapelle et on nous sert le déjeuner.

Comme le jour est long, le missionnaire s'ingénie pour intéresser ces braves gens.

Il leur parle du pape, de la France, de la mer, des bateaux à vapeur, des chemins de fer, des aérostats. Imaginez-vous l'attention et la surprise de ces pauvres enfants des bois ?

Le soir, nous avons encore instruction, cantique et chapelet.

Le soleil descend à l'horizon, l'heure est venue de repartir. Nos hôtes renouvellent nos provisions de voyage. Le chef de la maison remercie le prêtre de sa visite et lui donne en présent une fourrure de lynx. Déjà les chiens sont attelés ; adieu, braves gens !

Nous voici au printemps, le missionnaire pense aux pauvres néophytes du fort Nelson. Voilà près de dix mois qu'ils n'ont pas vu de prêtre, tandis que le ministre de l'erreur réside au milieu d'eux et n'épargne rien pour les gagner à sa prière.

J'aurais voulu partir tout de suite dès l'ouverture de la navigation et porter secours à ces chères âmes. J'attendis en vain deux semaines l'arrivée de mon guide. A la fin, je louai deux autres Indiens et je partis. Je ne vous dirai pas les divers incidents du voyage, si long, si difficile, si périlleux. Je ne vous décrirai ni les sauts des rapides, ni les tempêtes essuyées sur les lacs, ni les portages à travers les marais, jambes nues et paquets sur le dos. Je noterai seulement deux haltes que je dus faire sur le fleuve Churchill à cause des sauvages venus en nombre pour me voir au passage. Ce fut d'abord sur le bord d'un lac traversé par le fleuve. Je trouvai là cinquante sauvage qui attendaient le missionnaire.

On planta ma tente au milieu des peupliers du bois, les jeunes filles apportèrent des paquets de branches de sapin pour en tapisser le sol de la tente et le devant à l'extérieur. Ce fut là notre chapelle pendant deux jours. Il y eut des baptêmes, des confessions, catéchisme pour les enfants, grand'messe et communion générale. Dans mes instructions, je dus tonner contre un scandale public qui venait d'attrister cette population ordinairement si édifiante. Les coupables étaient dans l'assistance humiliés et contrits, et Dieu merci, sincèrement convertis.

La seconde halte fut à Pakitawagan où soixante-cinq sauvages réunis nous reçurent au son de la cloche et au bruit de la fusillade. Encore deux jours donnés à ces bonnes gens qui m'attendaient là depuis deux semaines.

Arrivons de suite au fort Nelson où les néophytes catholiques sont impatients de voir leur missionnaire. A un mille du fort nous nous rencontrons sur le lac avec le catéchiste wesleyen qui se rend à la pointe voisine avec deux hommes qui lui bâtissent sur la colline un beau temple. Les canots se rapprochent, on se dit bonjour et c'est tout. Le gentleman paraît contrarié.

J'abordai au fort, juste au moment où, paraît-il (je l'ai su le soir même), la dame du commis attaquait nos gens sur leur sainte foi. Le meilleur de nos néophytes allait lui répondre, quand on vint leur annoncer le canot du prêtre catholique. La conférence était interrompue. Protestants et catholiques vinrent nous saluer au débarcadère. Après le dîner qui me fut gracieusement offert au fort de la Compagnie, je pris les clefs de la Mission et allai m'installer chez moi suivi de tous les catholiques et de quelques protestants.

Dès ma première entrevue avec ces chers néophytes, je fus mis au courant des agissements du catéchiste et

de ses adeptes pour faire apostasier nos catholiques.

Malheureusement j'eus le regret d'apprendre que deux des plus récents convertis étaient allés au prêche et à la prière du ministre, l'un d'eux attiré par l'appât du gain et l'autre, une femme, influencée par son mari et par la dame du commis. Hélas! depuis leur conversion, ils n'avaient vu qu'une fois le prêtre et cela depuis dix mois. Des protestants qui avaient déjà manifesté le désir de se faire catholiques se montrèrent froids. L'homme ennemi avait passé par là ! Je n'en fus pas surpris, mais désolé. Ah ! quel dommage! Si j'avais eu quelqu'un pour me remplacer au lac Pélican, je serais bien venu rester seul au milieu de ces protestants qui s'étaient déjà laissés toucher par la grâce de la conversion.

Le lendemain, j'allai au fort pour affaires. J'y vis le catéchiste en train de visiter toutes les huttes pour prémunir la population contre le loup ravisseur de l'Église romaine. Je le rencontrai dans la première loge où j'entrai. Là se trouvaient justement, avec deux familles protestantes, les trois adultes convertis ici l'an passé. Ils arrivaient à peine et, déjà, le catéchiste wesleyen venait les tourmenter pour les faire apostasier. Mais, dès le lendemain, ils vinrent se confesser. La mère de famille fit même sa première communion.

Ce fut cependant bien consolant pour le missionnaire de voir la bonne volonté et la foi de tous les catholiques présents en ce moment au fort Nelson. Après la grand'messe, j'administrai, en pleine chapelle, le sacrement d'extrême onction à un pauvre malade très avancé, et qu'à moins d'un miracle je ne devais certainement plus revoir en ce monde. Témoins pour la première fois de cette cérémonie, nos gens, à qui je l'avais expliquée d'avance, en furent très édifiés. Le jeune malade, âgé de dix-sept ans, fit verser des larmes à toute l'assistance

par ses paroles pleines de sentiment, de contrition, de résignation et de confiance en Dieu. Le soir de ce jour, un vieillard venait me dire adieu et ajoutait : « Oui, votre religion est sainte et belle, elle est vraie. Mais j'ai été baptisé dans la religion *anglaise*. Je pense que la volonté du Grand Esprit est que je meure dans cette religion. » Pauvre homme ! je lui avais expliqué cependant à quels signes il pourrait reconnaître la véritable religion, en citant des exemples à l'appui de la doctrine. Mais, hélas ! *oculos habent et non videbunt, aures habent et non audient.*

Ce soir-là encore, je venais d'entendre la confession d'un néophyte, quand une femme s'approche à son tour et dépose à mes pieds une paire de souliers mocassins : « Tiens, mon Père, c'est pour mon enfant catholique que je viens déposer cela à l'Église ; et moi aussi, je veux être catholique. Il y a de cela trois ans, tous les jours, j'y pense ; ma mère, qui est protestante, ne me le défend pas. Mes autres parents me le défendent ; la dame du commis me le défend ; mais je ne veux pas les écouter ; je veux suivre mon enfant. Seulement, mon mari n'est pas encore bien décidé, nous voulons entrer ensemble dans la religion de notre enfant. »

Je sus de mes compagnons de voyage, qui se mêlaient aux protestants dans la conversation, les véritables sentiments de la population. Ce peuple aime la religion catholique, mais il a peur que nous ne résidions jamais à poste fixe dans le pays.

Une objection générale, c'est celle contre le renouvellement du baptême. Plusieurs ont dit à nos gens : « Nous voudrions être des vôtres, mais sans être rebaptisés pour cela. »

Oui, on le voit, cette population se sent appelée de Dieu à notre sainte foi, mais elle hésite. La pauvre na-

ture humaine fait ses objections ; le démon et ses suppôts y mettent d'autres obstacles, et l'envoyé du bon Dieu n'est point là au milieu d'eux pour les encourager et les instruire. C'est bien dommage, et pour moi qui le vois de mes yeux, rien de plus pénible à mon cœur.

A mon retour du fort Nelson, j'avais résolu de me rendre une seconde fois à cette jeune Mission de l'Assomption. Tous les Indiens de Churchill et de Nelson étaient avertis d'avance. Mes hommes étaient déjà loués pour venir me chercher. Un contretemps a empêché cette visite tant désirée et promise aux sauvages. Les hommes loués n'ont pu venir me chercher, tandis que pas un Indien ne manquait au rendez-vous, guettant de jour en jour, d'heure en heure, mon arrivée.

Une lettre d'un catholique isolé au loin, au milieu des protestants et des infidèles, me parvenait. C'était comme l'ange qui demandait à l'apôtre de passer en Macédoine. Malgré ma bonne volonté, je n'ai pas eu les moyens de suivre encore cet appel. Alors, je me suis décidé à aller à Prince-Albert pour bien des raisons, et même pour tenter la guérison d'une surdité qui me durait depuis huit mois. Je n'ai à vous noter de ce voyage que la guérison de ma surdité et l'exquise politesse dont j'ai été l'objet chez des sauvages protestants de la Saskatchewan.

Je remontais le courant rapide de la Saskatchewan dans mon canot d'écorce, lorsqu'un soir, nous arrivons en face des tentes sauvages. On ne voit pas souvent de prêtres catholiques dans ce pays. Je dis à mes hommes d'aborder ; on attache notre canot au rivage, et je vais serrer la main à ces pauvres gens, que je voyais pour la première fois.

Aussitôt, on s'empresse de m'offrir une caisse et un coussin pour siège. On se hâte de faire la cuisine, et,

quand tout est prêt, une mère de famille vient étendre une nappe propre sur des branches de saule et me servir dans une assiette de la viande fraîche d'ours et du canard. Une autre bonne femme vient y ajouter une tasse de sucre, que son mari avait sans doute apportée du fort de la Compagnie. Nous dînons confortablement aux frais de ces braves gens, et quand nous nous levons pour partir, on nous donne des canards et une provision de viande d'ours pour le voyage.

Voilà ce qu'ont fait de pauvres sauvages protestants pour le prêtre catholique en voyage qui passait dans leur pays. Je fus très touché de leur bonté et leur promis de les récompenser à mon retour. J'avais cru trouver, sur la figure de la mère de famille si empressée à nous servir, un air qui ne m'était pas inconnu et je cherchais à mieux fixer mes souvenirs. Je demandai plus loin à l'un de mes hommes :

— Quelle est cette femme qui nous a si bien servis ?

— Tu ne la connais pas, Père ? C'est la mère du petit que tu gardais et que les chiens ont tué !

Une autre rencontre qui me fut bien agréable fut celle du bon P. Gasté, qui s'en revenait tout rajeuni de la belle France. Cette nuit-là, on ne se coucha qu'à deux heures après minuit, sans avoir encore épuisé toutes les nouvelles de la patrie, de la Congrégation, de Rome... Je dus à sa bonté de précieuses faveurs.

Je finis ici, mon révérend Père, ce trop long rapport ; voyez si vous pouvez y trouver quelque trait digne d'intéresser vos lecteurs.

Laissez-moi dire ici que nous avons bien besoin des prières de nos amis, des secours des associés de la Propagation de la Foi et surtout de personnel dans nos Missions. Si nous n'avons pas cette fois un Père de plus avec nous, ce sera véritablement pénible.

Depuis mon rapport de l'année dernière, les rapides de Nelson ont englouti dans les flots deux personnages marquants du pays : un des premiers officiers de la Compagnie, M. H. Bélanger, Canadien français catholique, et ce printemps, le ministre wesleyen de Norwaës-House, qui allait prêter main-forte à son catéchiste du fort Nelson. Que de fois nous avons dû sauter les rapides plus dangereux encore de Churchill ! Faites prier pour nous.

Voici les fruits spirituels de ma Mission : baptêmes, 24 ; abjuration, 1 ; mariages, 3 ; confessions pascales, 206 ; communions pascales, 112 ; extrême-onctions, 2; sépultures, 2.

Agréez, mon Révérend Père, les meilleurs sentiments de votre très humble frère en N. S. et M. I.

E. Bonnald, o. m. i.

P. S. (18 novembre). — Quatre sauvages du fleuve Churchill viennent d'arriver ; ils apportent au missionnaire de tristes nouvelles avec des lettres de leurs compatriotes. Une fièvre épidémique, semblable à celle qui fondit sur notre population en 1887, et qui fit, en trois mois, plus de soixante victimes, règne en bas de Churchill et au fort Nelson depuis l'automne passé. Déjà plus de vingt morts sont connues. Les rameurs d'une barque de la Compagnie sur le fleuve Nelson furent tous attaqués de la même maladie et obligés de camper à la même place des semaines entières sans vivres suffisants. Un jour, un sauvage les trouva dans leur campement ; quelques-uns déjà morts, d'autres encore malades et quelques convalescents. Ceux-ci se servaient des sacs d'emballage pour faire, avec des fils de toile, des lacets à lièvres, afin de ne pas mourir de faim, ou bien, avec des vases de fer-blanc, ils fabriquaient des hameçons.

Sur les vingt morts déjà annoncées, je compte huit catholiques, dont trois adultes. Deux de ceux-ci sont partis pour l'éternité sans avoir vu le prêtre depuis plus d'un an. Les autres sont des enfants et tous au ciel, mais imaginez la désolation de ces pauvres pères et mères de famille qui aiment tant leurs enfants.

L'un d'eux, qui a échappé à la terrible maladie, m'écrit une lettre sur une feuille d'écorce de bouleau. Il pensait mourir et me faisait ses adieux et ses recommandations. Voici la traduction dans toute sa simplicité:

« Mon chef de la prière et père en Dieu, j'ai le cœur brisé de ne point te voir; mes yeux coulent jour et nuit en pensant que je ne te verrai plus sur la terre. Quel dommage pour mon âme que tu ne sois pas ici pour la laver et la purifier par ta prière! Tu m'as vu bien malade le printemps passé. J'étais mieux quelque temps après, et maintenant, quoique malade encore, j'espère en Dieu. Adieu, mon Père, je baise ta main qui m'a souvent béni et a placé Jésus sur ma langue. Je ne pense pas avoir perdu encore Jésus. J'espère de sa bonté qu'il va me garder avec lui. Prie pour moi beaucoup. Moi qui t'écris, je suis un mauvais pauvre chien, John Bighetti ✝. » (Il met une croix à la fin de sa petite lettre.)

Que c'est triste pour moi de ne point pouvoir aller dès maintenant secourir et consoler ces pauvres gens! Si le Père qui m'a été promis était ici en ce moment, j'aurais pu partir tout de suite. En tout cas, je vais prendre mes mesures pour aller célébrer les fêtes de Noël à Pakitawagan, et, de là, aller bénir les tombes de nos derniers défunts. Les survivants surtout ont besoin du prêtre, après de pareilles épreuves.

Ceci me remet en mémoire la visite que je fis, l'été passé, au cimetière indien d'un village sur le fleuve Churchill, et dont je n'ai pas parlé dans le cours de mon

rapport. C'était dans une belle clairière d'une île sur ce magnifique fleuve, si large en cet endroit. Après avoir entendu les confessions des adultes et baptisé les enfants, j'allai bénir les tombes des chrétiens défunts ; tout ce petit peuple m'y suivit. Je remarquai avec édification que ces tombes étaient bien soignées. A chacune, il y avait une petite clôture en bois et, au milieu, une petite croix plantée. Sur la tombe d'un enfant, je lus la strophe suivante en caractères syllabiques cris, et dont voici la traduction : *Regardons le Ciel. — C'est là que le Dieu Jésus — Nous appelle pour nous faire du bien.* Le jeune père de famille, au souvenir de son cher enfant, se consolait en écrivant cette strophe d'un cantique au pied de la croix funéraire.

Que j'étais loin de penser que, dans le cours de ce même été. les enfants que je venais de voir prendre leurs ébats sur la grève reposeraient si tôt à côté de ceux dont je bénissais les tombes !

PROVINCE DU CANADA.

MISSION DE LA BAIE D'HUDSON.

LETTRE DU R. P. FAFARD AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Mission des Saints-Anges, Albany, 22 décembre 1893.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Dans votre aimable lettre du mois de juillet dernier, vous me dites : « Envoyez-nous donc souvent de vos nouvelles, dites-nous ce que vous faites, vos succès, vos espérances et plus encore vos inquiétudes et vos déboires. » Une des plus douces consolations du missionnaire chez les tribus sauvages consiste à pouvoir faire un peu de bien, dont notre Père, qui est dans les cieux,